Quand l’objet devient art…

Description

Michaël Burdzelian, peintre d’origine russe installé à Paris depuis de nombreuses années, nous propose une exposition d’une vingtaine de ses toiles à la Galerie Déon-Mayer[1], du 15 février au 17 mars 2001. Un rendez-vous qui va faire parler de lui…

Né à Moscou en 1946 dans une famille d’artistes -son père est peintre-, Michaël Burdzelian fait ses études supérieures à l’Académie des Beaux-Arts de Moscou entre 1965 et 1970. En 1973, il émigre en Israël où il vit et travaille pendant six ans. Désireux de se rapprocher des centres de la vie culturelle, il arrête son choix sur la France et quitte finalement Tel-Aviv pour Paris en 1979. Il s’installe alors dans notre capitale -où il réside toujours à l’heure actuelle-, et acquiert la nationalité française en 1986. Ses peintures ont été exposées dans de nombreux pays d’Europe tels l’Allemagne, la Belgique, la France ou encore l’Italie, mais également aux Etats-Unis, en Israël ainsi qu’en Russie.

Il a participé à la F.I.A.C[2]à de nombreuses reprises, et a également été choisi par la Banque Mondiale pour réaliser la fresque peinte dans le grand hall de son siège à Londres. En un mot, sa renommée n’est plus à faire. Regard Sur l’Est est allé à la rencontre de cet artiste de talent pour tenter d’en apprendre un peu plus sur son art et ses spécificités.

Regard Sur l’Est: Pouvez-vous nous expliquer d’où vous vient cet engouement pour les boîtes ou pour les objets désuets? Quelle en est, pour vous, la valeur picturale?

Michaël Burdzelian: Tout d’abord, depuis la fin de mes études à l’Académie des Beaux-Arts en Union Soviétique, je ne me consacre plus qu’à la nature morte, ainsi, je me limite forcément à la représentation d’objets. Je tiens cependant à attirer votre attention sur deux points qui me semblent d’une grande importance en ce qui concerne ma peinture. Comme vous avez sans doute pu vous en rendre compte[3], les objets que je représente, et qui m’entourent, sont pour la plupart des objets peu communs. Je peins principalement des objets qui ont perdu leur fonctionnalité originelle, et desquels on pourrait dire, si on les personnifiait, qu’ils ont vécu, travaillé, et qu’ils se retrouvent maintenant à la retraite car ils sont privés de leur utilité tout en conservant une existence réelle, physique.

Pour moi, ces objets ont acquis avec le temps une certaine noblesse, car ils ne sont plus « asservis » et enfermés dans leur rôle premier: en effet, ils ont été créés par l’homme afin de le servir, dans un but précis, à savoir celui qui leur avait été assigné lors de leur création respective; ils ont été conçus dans une optique utilitaire qui s’est, dans certains cas, estompée au fil du temps. Et cette « abolition » de la servitude s’est produite naturellement. De plus, certains de ces objets ont été rejetés de la vie courante sans pour autant disparaître. Mais, s’ils ont encore cette existence dont je parlais plus haut, ils ont perdu toute fonctionnalité. Et au bout du compte, une fois que cela a disparu, c’est le plus important qui reste: l’objet en soi.

Et c’est à ce moment-là que le travail de l’artiste devient passionnant, lorsque l’objet devient facile d’utilisation parce que l’on peut le doter d’une multitude de représentations et lui donner n’importe quelle fonction, étant donné que la fonction initiale a été oubliée de tous; on peut alors laisser libre cours à son imagination. Prenons un contre exemple: si je dois donner à un verre une fonction autre que celle du récipient qui contient un liquide buvable, cela ne sera pas forcément évident car toute personne connaît l’objet en question, l’utilise quotidiennement, et aura par conséquent beaucoup de difficultés à se détacher de son rôle premier, de l’image qu’il en a. Ce genre de problème ne se rencontre pas vraiment avec des objets vieux ou insolites; cette facilité que l’on a alors à les manipuler fait qu’on peut les considérer comme des acteurs, et que ces acteurs se meuvent dans un espace qui s’apparente à une scène de théâtre.

Et dans ce théâtre, vous jouez donc en quelque sorte le rôle du metteur en scène?

Oui, certainement. Vous savez, il faut prendre en compte un point important qui est directement lié à la nature morte, car ce genre exige le respect de certaines règles esthétiques, comme c'est le cas dans tout art. Dans la nature morte, l'espace pictural apparaît visuellement comme l'espace ressemblant le plus à la scène de théâtre, me semble-t-il. Aussi est-ce dans cet espace que je décide de donner vie à mes objets, d'en faire des acteurs et, tel le metteur en scène, de les diriger. Parfois même, lorsque je ne représente qu'un seul objet sur la toile, cela s'apparente pour moi à un « one man show ».

Dans ce cas, est-ce que le fait de ne représenter que ce qui a été produit par l'homme n'est pas un moyen détourné de parler de l'homme lui-même?

Il est évident qu'il existe un rapport préférentiel entre l'homme et l'objet, entre l'artisan et l'art auquel il donne le jour. L'objet étant une création de l'homme, il apparaît de ce fait comme l'empreinte de ce dernier. Dans cette optique, il semble donc clair que représenter un objet, quelle que soit la forme de représentation choisie, est une manière de parler de l'homme tout en omettant de le citer explicitement. Ainsi, chaque nature morte implique obligatoirement l'homme en arrière-plan, tout en suggestion. Cependant, je ne pense pas que cela soit réellement ma préoccupation première lorsque je compose. J'ai en effet le sentiment que l'homme est absent de mes pensées, qu'il ne vient qu'après. C'est plutôt logique, et c'est d'ailleurs pour cela que j'ai choisi de faire de la nature morte et non du portrait.

Pensez-vous qu'il existe une évolution de vos pratiques artistiques liée à votre histoire personnelle et à vos rencontres successives avec diverses civilisations?

C'est probable. Quand je suis arrivé en Israël après avoir quitté l'Union Soviétique, j'ai découvert un monde nouveau, et des objets qui allaient avec ce monde, inconnus pour moi jusqu'alors. Cela m'a permis de découvrir autre chose, et d'apprendre enormément. Il y a sans doute aussi un facteur » lumineux » qui entre en ligne de compte -sans aller jusqu'à me considérer comme un luministe-, car il faut bien avouer que la luminosité n'est pas la même à Moscou, qu'à Tel-Aviv ou à Paris, et qu'elle influe d'une certaine manière sur la création artistique. Lorsque la lumière change, elle différencie les choses. Si l'on regarde les peintures de ma période israélienne par exemple, on remarque que je n'ai utilisé que des couleurs très crues, vives, qui sont en quelque sorte à l'image de l'atmosphère locale, de la luminosité qui règne dans ce pays... En comparaison, mes travaux composés en France sont très différents. Cependant, je reste persuadé que mes réelles préoccupations d'artiste peintre ne subissent pas beaucoup l'influence des changements de pays ou de continents. Mon objectif reste le même, quel que soit le lieu où je me trouve.

Par Aurélie GAUTHIER

[1]Galerie Déon-Mayer, 115 rue Vieille du Temple 75003 Paris, Tél. 01.42.74.24.71, Métro: Filles du Calvaire.
[2]Foire internationale d'Art contemporain. Elle se tient tous les ans à la Porte de Versailles au mois d'octobre, pendant près d'une semaine. En octobre 2000 s'est tenue la 27ème édition.
[3]L'entretien s'est déroulé dans l'atelier de Michaël Burzdelian, ce qui nous a permis de contempler à loisir une multitude d'objets éclectiques et quelques unes de ses toiles. Un petit paradis pour brocanteurs.

Retour en haut de page

date créée
01/03/2001

Champs de Méta

Auteur-article : Aurélie GAUTHIER